

Un autre fait remarquable s'est joint à l'accroissement des connaissances pour donner aux masses exploitées la notion exacte de l'injustice de leur condition économique et de leurs véritables intérêts de classe. La bourgeoisie, obligée, à l'époque de son émancipation, de recourir à leur aide puissante, dut leur octroyer les droits politiques qu'elle-même réclamait. Or, l'égalité politique accordée, au moins théoriquement, à tous les membres de la société, doit nécessairement faire paraître illogique, insupportable à la longue le régime actuel. Sous l'ancien, les droits de chacun étaient entièrement indépendants de sa valeur personnelle : le serf et le baron demeuraient tels, pour grands que fussent le mérite de l'un et l'indignité de l'autre. On comprend qu'un pareil état de choses prédisposât les humbles à se résigner aux irrémédiables différences artificielles des conditions initiales de la lutte pour la vie et supprimât en eux tout inutile désir d'élévation sociale. Mais le fait que ces mêmes droits ne sont plus *entièrement* indépendants de la personnalité et que l'homme né dans la plus humble des conditions a des chances théoriques, a même parfois la possibilité réelle de s'élever aux plus hautes fonctions sociales, éveille dans tous les citoyens le désir intense d'égaliser ceux qui sont réputés les plus heureux. Et l'attention se fixant fortement dès lors sur ce qu'il y a d'artificiel dans l'inégalité des conditions initiales de la lutte pour une plus grande intensité de vie, on sent partout le besoin ardent et on perçoit la possibilité de corriger cette injustice.

5° *La fréquence, l'ampleur, et la gravité des perturbations dans les phénomènes et, partant, les conditions économiques.*

Les crises, les craks financiers, les alternatives de prospérité et de dépression industrielles, auxquelles correspondent les variations de fortunes, les oscillations des gains et les incertitudes de l'occupation, produisent, auprès de la classe qui en souffre le plus, et grâce à la recherche fiévreuse des remèdes qu'ils provoquent, une fermentation

d'idées, un renouvellement continu d'accords, très favorables au développement d'une conscience collective. Mais le choc des troubles économiques si graves et si constants que provoquent et exaspèrent la trop grande inégalité des fortunes et l'existence du capital improductif de la spéculation et celle des trusts monopoleurs, est surtout douloureux aujourd'hui pour les masses ouvrières où il cause les chômages forcés et la misère la plus terrible des désœuvrés. Il devient donc, lui aussi, un facteur puissant du développement de la conscience collective prolétarienne.

6° *L'affaiblissement graduel du sentiment religieux.*

Voilà la condition fondamentale de l'élévation à la conscience collective des masses exploitées et de la formation d'une conscience sociale totale. Toutes celles énoncées ci-dessus auraient été inefficaces sans la présence de l'élément primitif de la conscience collective : l'individu entièrement guidé par la raison. Or, nous démontrerons que la fonction essentielle de la religion a été d'arrêter l'essor de la raison individuelle afin d'arrêter tout développement d'une vaste conscience sociale.

III

De la fonction sociale de la religion.

Voici en effet ce que nous enseigne l'histoire : Les sociétés à conscience totale se sont trouvées entièrement inaptes au combat pour l'existence tant qu'il a eu lieu (et c'est ce qui est toujours arrivé jusqu'ici) sous forme de *guerre, de lutte en masse* entre une société et l'autre. Les collectivités victorieuses furent toujours dans le passé celles à conscience partielle restreinte.

Les sociétés guerrières que, dans une classification bien

connue, M. Spencer nous montre basées sur la coopération forcée, avaient alors des avantages évidents sur les sociétés industrielles à coopération volontaire : or, elles supposent nécessairement une conscience restreinte.

On peut, en effet, affirmer qu'une société sera d'autant plus apte à la lutte brutale qu'elle ressemblera davantage à l'organisme d'un animal de proie. Chez elle, une caste peu nombreuse de parasites conscients — l'aristocratie et le prince — sera comparable au cerveau de la collectivité. Une classe militaire, vivant aussi aux dépens du reste de la communauté, y représentera l'équivalent des crocs et des griffes d'un carnivore. Enfin, dans son abnégation et sa soumission parfaites, le reste du peuple y remplira la fonction nutritive de l'organisme social. Il donnera en outre à ses mouvements la rapidité, la coordination et la simultanéité, absolument indispensables dans la lutte en masse, par une obéissance aux ordres de la classe dominante aussi aveugle que celle des muscles d'un fauve aux actions réflexes des centres nerveux.

Mais l'organisme animal est composé en partie de *centres psychiques conscients* et en partie de *cellules somatiques inconscientes*, tandis que dans l'organisme social *toutes* les cellules sont pourvues de *raisonnement propre* et de *volonté propre* : au lieu d'avoir, comme l'autre, un centre sensible unique, il est sensible en toutes ses unités (Spencer). Il n'aurait donc, en aucun cas, formé un *tout* aux mouvements d'ensemble rapides et coordonnés si chacun de ses éléments constitutifs avait pu affirmer sa volonté indépendante et refuser d'obéir aux ordres du cerveau social.

Si les volontés individuelles avaient été conscientes, elles se seraient nécessairement révoltées contre les fonctions que leur imposait le régime militaire et que leur raison n'aurait pu sanctionner.

« La force conservatrice d'une société » (et Spencer entend par là celle qui la rend le plus apte à la lutte entre sociétés) « sera d'autant plus grande qu'au secours direct de

« tous les hommes en état de porter les armes, s'ajoute le
« secours indirect de tous les individus qui ne le sont pas.
« Toutes choses égales, les sociétés qui survivront seront
« celles dans lesquelles les efforts des combattants seront
« secondés par ceux des non-combattants. Dans une société
« purement militaire, les individus qui ne portent pas les
« armes doivent consumer leur existence à entretenir celle
« de ceux qui combattent. Soit que, comme au début, les
« non combattants ne comptent que des femmes ; ou que,
« comme plus tard, cette classe comprenne des captifs ré-
« duits en esclavage ; ou que, comme à une époque plus
« avancée, elles comprennent des serfs, ses obligations sont
« les mêmes. En effet, s'il est deux sociétés où les condi-
« tions soient égales à tous les autres égards, et que la pre-
« mière assujettisse ses travailleurs à ce service, tandis
« que dans la seconde les travailleurs jouissent du droit de
« retenir pour eux le produit de leur travail, ou plus qu'il
« n'est nécessaire à leur propre entretien, il arrivera que,
« dans cette dernière société, les guerriers n'étant point en-
« tretenus, ou l'étant moins complètement que dans l'autre,
« auront à pourvoir eux-mêmes à leurs besoins, et se trou-
« veront par là moins propres aux fins de guerre. Par
« suite, dans la lutte pour l'existence entre ces deux so-
« ciétés, il arrivera habituellement que la première vaincra
« la seconde (1) ».

De là, donc, la nécessité pour les sociétés guerrières de posséder un organe social empêchant la formation d'une conscience collective parmi les travailleurs afin que, hypnotisés, incapables d'aspirer ardemment à un régime d'égalité et d'équité, ils n'aient pas besoin d'être contenus par la force et, par conséquent, ne détournent pas les combattants de la guerre extérieure. Cette circonstance, à elle

(1) SPENCER, *Principes de Sociologie*, tome III, page 759 (Germer Baillièrre, 1883).

seule, aurait suffi à mettre une société en des conditions de lutte tout à fait défavorables.

C'est la religion que la sélection a chargé d'entraver la formation d'une conscience collective des classes travailleuses exploitées et, partant, d'une conscience sociale totale. Elle a eu pour fonction de substituer à la raison collectives *l'instinct collectif* de la soumission chez les asservis.

C'est pourquoi elle a modifié la composition élémentaire de l'organisme social et réduit à l'état de cellules somatiques inconscientes la grande majorité des cellules sociales. Elle a enténébré et endormi les intelligences, subjugué, perverti le raisonnement (*credo quia absurdum*), anéanti les volontés individuelles.

Par la suggestion de l'au delà, terrible ou infiniment désirable, elle a puissamment polarisé dans un certain sens les centres ratiocinateurs et volitifs du cerveau du croyant. Elle n'a jamais été enfin qu'un grandiose phénomène de suggestion collective, d'hypnose sociale.

Les objets auxquels s'est appliquée la foi ont changé continuellement et, pour ainsi dire, presque à chaque génération, mais dans son essence et comme sentiment subjectif, elle est demeurée invariable. Aussi, ses traits généraux ont-ils été les mêmes dans toutes les religions.

La foi, en effet, dit M. Guyau, n'est que « la renonciation de la pensée qui abdique sa liberté. Elle renferme d'avance l'intelligence en des limites précises et elle lui impose une direction générale avec le devoir de n'en pas dévier (1) ».

Le croyant est un hypnotisé. En matière de foi, il agit comme un automate dépourvu de raison et de volonté personnelles. Ce n'est plus un centre psychique conscient, c'est une cellule somatique inconsciente.

La croyance en une volonté divine est le narcotique le plus propre à obtenir la soumission complète de la volonté

(1) *L'irréligion de l'avenir*, pages 107, 108 (Alcan, 1895, Paris).

et détruire toute velléité de revendication d'équité : « Le « sentiment de soumission aux décrets de la Providence, « nouveau destin personnifié », dit M. Guyau, « a été l'ex-
« cuse de toutes les paresse, de toutes les routines. Quand
« on le pousse jusqu'au bout, qu'est-ce autre chose que le
« sophisme paresseux des Orientaux ? Il est vrai qu'on cor-
« rige habituellement la parole : Le ciel t'aidera — par le
« précepte : Aide-toi toi-même. Mais pour s'aider soi-
« même efficacement, encore faut-il avoir l'initiative et
« l'audace, encore faut-il se révolter contre les événements
« au lieu de se courber devant eux ; il ne faut pas se con-
« tenter de dire : Que la volonté de Dieu soit faite ! mais :
« Que ma volonté soit faite ! Il faut être comme un rebelle
« au sein de la multitude passive des êtres, une sorte de
« Prométhée ou de Satan. Il est difficile de dire à quel-
« qu'un : tout ce qui arrive, tout ce qui est, est par l'irrésis-
« tible et spéciale volonté de Dieu, et d'ajouter cependant :
« Ne te sou mets pas à ce qui est. Les hommes du Moyen
« Age, sous la tyrannie et dans la misère, se consolait en
« pensant que Dieu même les frappait, et n'osaient se lever
« contre leurs maîtres, crainte de se lever contre Dieu.
« Pour conserver l'injustice sociale, il a souvent fallu la di-
« viniser : on a fait un droit divin de ce qui n'était plus un
« droit vraiment humain et réel (1) ».

La foi a donc servi à merveille à fausser l'égoïsme de la classe sujette en lui faisant craindre la sanction imaginaire ultra terrestre d'une révolte, plus encore que les conséquences réelles de sa complète soumission. « Pour que
« la religion devint un excellent instrument de coaction
« morale, il a suffi de représenter l'action contraire à
« l'égoïsme comme un moyen nécessaire pour se rendre la
« divinité propice, pour éviter sa colère et ses châtiments.
« C'est-à-dire qu'il a suffi d'étendre les méthodes de capta-
« tion de la bienveillance divine en y renfermant, non seu-

(1) *Ibid.*, pages 68, 69.

« lément une série d'actes de révérence de la part de
 « l'homme envers la divinité, mais encore une série déter-
 « minée d'actions de l'homme par rapport à l'homme...
 « Ainsi, la menace de la sanction divine parvient à faire
 « violence à l'égoïsme individuel et à détourner l'homme
 « des actions conformes à son égoïsme réel pour le pou-
 « ser à des actions contraires à celui-ci et conformes à
 « l'égoïsme réel de ses oppresseurs (1) ».

La croyance en une volonté divine a été enfin tout parti-
 culièrement efficace pour inculquer la notion du devoir de
 l'obéissance absolue :

« Le rôle fondamental du prêtre consiste à conserver la
 « subordination, d'abord à l'ancêtre divinisé ou au dieu re-
 « connu, ensuite au descendant vivant ou au représentant
 « de cette divinité. On ne saurait trop redire que, depuis
 « les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, l'action cons-
 « tante et essentielle des sacerdocees, en tout temps, en
 « tout lieu, au nom de toute croyance, a été d'inculquer
 « l'obéissance (2) ».

Le caractère sacré, divin, que revêt toujours le prince,
 rendant sacrilège tout acte d'insubordination et de ré-
 bellion, ces actes seront d'autant plus rares que le senti-
 ment religieux sera plus répandu et plus intense dans les
 masses. Ainsi, par exemple, chez les Péruviens, le châti-
 ment habituel était la mort « parce qu'ils disaient qu'un
 « coupable n'était pas puni pour les crimes qu'il avait com-
 « mis, mais parce qu'il avait enfreint le commandement de
 « l'Inca qu'on respectait comme un dieu. » De même, au
 Japon, où le souverain passe pour divin, « la plupart des
 « crimes sont punis de mort ; on inflige la peine moins
 « pour la grandeur du crime que pour l'audace de la trans-
 « gression des lois sacrées de l'empire (3) ».

(1) LORIA, *Les Bases économiques de la constitution sociale*, Paris, Alcan, 1893, page 29.

(2) SPENCER, *Princ. de Sociol.*, t. IV, p. 174 (Alcan, 1887).

(3) SPENCER, *ibid.*, t. III, p. 697.

Au Mexique, « on faisait du souverain une divinité et de
 la soumission absolue un dogme (1). » Les rois du Dahomey,
 ceux de l'ancienne Egypte, etc., nations éminemment
 belliqueuses, avaient un caractère surnaturel, sacré, di-
 vin (2).

Immanquablement et indistinctement, en tout lieu et en
 tout temps, on s'est assuré la plus aveugle obéissance, la
 plus solide discipline par *le serment*, c'est-à-dire au moyen
 d'un acte religieux appelant la colère divine sur le cou-
 pable qui manquerait à la promesse jurée. Par conséquent,
 l'efficacité du serment et ses dérivés : l'obéissance, la dis-
 cipline, la cohésion, et la rapidité et simultanéité d'action
 de la collectivité guerrière, augmentaient proportionnelle-
 ment à l'intensité de la foi religieuse.

De cette action constante, tendant à empêcher la forma-
 tion d'une conscience sociale totale, proviennent les traits
 généraux communs à toutes les religions. Notons les prin-
 cipaux.

C'est le dogme d'abord, et l'intolérance.

Le dieu des Beni-Israël — et de toutes les tribus sauvages
 en général — était un dieu *jaloux*, et les papes actuels sont
 infaillibles. Le dogme, ce narcotique, défend le doute, dé-
 truit l'esprit critique, enchaîne et anéantit la libre raison :

« Le philosophe », dit M. Guyau, « prétend agir sur les
 « esprits par la conviction, le prêtre par l'inculcation ; l'un
 « enseigne, l'autre révèle ; l'un cherche à diriger le rai-
 « sonnement, l'autre à le supprimer, tout au moins à le
 « détourner des dogmes primitifs et fondamentaux ; l'un
 « éveille l'intelligence, l'autre tend plus ou moins à l'en-
 « dormir. Comment la révélation ne s'opposerait-elle pas à
 « la spontanéité et à la liberté de l'esprit ? Quand Dieu a
 « parlé, l'homme doit se taire... C'est toujours quand l'hu-
 « manité a voulu se prouver à elle-même ses croyances

(1) LETOURNEAU, *L'évolution relig.*, p. 233.

(2) SPENCER, *Princ. de Sociol.*, tome III, 772.

« qu'elle a commencé à les dissoudre : qui veut contrôler
 « un dogme est bien près de le contredire. Aussi le prêtre,
 « pour qui la contradiction est un manque de foi, se voit-il
 « toujours obligé par la force même des choses à éviter le
 « contrôle, à interdire un certain nombre de questions, à
 « se retrancher dans le mystère. Quand le prêtre a fait en-
 « trer la foi dans le cerveau, il le ferme. Le doute et l'in-
 « vestigation qui, pour le philosophe, sont un devoir, ne
 « sont aux yeux du prêtre qu'une marque de défiance et de
 « soupçon, un péché, une impiété ; il faut se frapper la
 « poitrine quand on a osé penser par soi-même (1) ».

Un autre caractère commun à toutes les religions est conséquemment leur aversion pour la science, leur mépris, l'inquisition de toute libre pensée, la mise à l'Index des idées et des livres capables d'aider à la formation d'une conscience sociale totale. De là, une lutte éternelle entre l'Athénée et l'Eglise, la Science et la Superstition, le Doute et le Dogme, la Raison et la Foi.

Ce trait en a produit un autre : le ritualisme, moyen mécanique de prédisposer l'esprit au dogme (2). La répétition toujours pareille des mêmes cérémonies constitue le meilleur des narcotiques pour le sens critique du fidèle. Elle polarise son esprit vers une certaine direction, développe en lui « une intelligence ritualiste », et lui « fait contracter des habitudes de pensée invincibles ». N'oublions pas non plus que tous les beaux-arts prêtent habituellement leur concours à l'effet hypnotisant du rite. Il suffit d'entrer pour quelques instants dans une église ou un

(1) *L'irreligion de l'av.*, 227.

(2) « L'éthique, dit Letourneau en parlant des religions sémitiques en général, est surtout rituelle ; elle consiste principalement, sauf quelques prescriptions de morale courante et laïque, à observer un certain nombre de règles religieuses, dépourvues pour la plupart d'utilité pratique. Et ce sont précisément les infractions à ces règles rituelles que les divinités punissent avec le plus de rigueur » (*L'évolution religieuse*, pag. 385, Paris, Vigot, 1898).

temple quelconque pour voir à l'œuvre cet effet combiné des cérémonies rituelles et des splendeurs de l'art sur l'esprit des croyants.

« L'importance du rite dans la vie matérielle et religieuse d'un peuple indique la part prépondérante, chez ce peuple, des associations inconscientes et obscures ; son cerveau est comme pris et enveloppé dans un réseau de fils opaques enchevêtrés, tissu impénétrable à la lumière et à la conscience (1). »

Mais la religion n'a pas seulement empêché la formation d'une conscience sociale totale : elle a été aussi très utile aux sociétés guerrières en intensifiant tous les *instincts sociaux* les plus nécessaires à la *lutte en masse*, en inspirant par exemple, même à leurs classes dominantes, le sentiment de la discipline, l'enthousiasme du sacrifice pour le bien commun, les haines et les passions collectives ardentes : haines de tribus, de races, de religions, amour de la patrie.

Ainsi, par exemple, en Polynésie, la religion poussait les populations barbares à la guerre. « Le clergé s'y associait docilement à la fureur guerrière ; la religion y excitait souvent et en consacrait pieusement les pratiques les plus affreuses. Les mœurs guerrières des Polynésiens nous montrent avec quel empressement les religions primitives, bien loin de modérer la fureur des combattants, s'associent à leur sauvagerie et parent de cérémonies pieuses leurs coutumes les plus horribles (2) ». « Dans les îles Fidji, pour plaire aux dieux, pour être reçu après la mort dans leur paradis, il fallait avoir tué beaucoup d'hommes et détruit beaucoup de villages ». Chez les Peaux-Rouges, c'est aussi la religion qui maintient l'instinct guerrier. Au Nicaragua, le paradis était réservé à ceux qui mouraient

(1) GUYAU, *l. c.*, page 312.

(2) LETOURNEAU, *La guerre dans les diverses races humaines*, pag. 128, 131 (Paris, Battaille, 1895).